Place Ménélik, quarante-sept degrés à l'ombre. Les brasseurs d'air agitent leurs pales poussiéreuses. Le silence règne sur la ville. Djibouti, chaudron du monde. Yann, assis à une terrasse, attend trois camarades qui le rejoindront dans une ou deux heures. Ils ont préféré éviter l'heure de fournaise, celle où les rues sont quasi désertes.

Les deux jours précédents, leur petite équipe était plus intrépide. Accompagnés de deux légionnaires et de guides Afars, ils ont pris la piste du désert et abordé ses paysages étonnants. Des spectacles inouïs tout d'abord : lacs salés près de la frontière somalo-éthiopienne, cernés de paysages lunaires. Quelques heures plus loin, après un passage effroyable, ils ont traversé un mini désert : une étendue limoneuse bordée de roches et de caillasses. C'est le *Grand Bara*. L'œil y est trompé par les mirages, ces couches d'air de différentes températures qui provoquent la réflexion des rayons lumineux. On a ainsi l'impression de faire route vers un plan d'eau, que l'on n'atteint jamais, bien sûr. Puis ils ont découvert des paysages de roches volcaniques où poussent parfois des épineux qui font le bonheur de quelques chèvres venues dont on ne sait où, sous l'œil d'un berger imperturbable et nullement gêné par le soleil. Tous avec sur les épaules le grand bâton qui porte sa réserve d'eau. Enfin, ils sont arrivés au lac Assal, joyau de la nature situé à cent cinquante mètres sous le niveau de la mer (on peut ici obtenir un insolite diplôme aéronautique certifiant qu'on a effectué un « vol subaquatique »). Naturellement, il règne une canicule permanente aux abords de ce lac salé. On peut en faire le tour, à condition de se munir d'une bonne réserve d'eau. Dans la suite de leur périple, Yann et ses camarades ont été confrontés à des conditions de navigation routière de plus en plus difficiles au milieu des champs de pierres, des failles volcaniques et des pistes de sable blanc. Enfin est apparu le lac Abbé (ou lac pourri) : c'est encore un autre monde. Celui des sables mouvants que le guide, heureusement connaisseur, leur a fait éviter. Des trous d'eau chaude aussi, dans lesquels de petits poissons parviennent à se maintenir en vie. La vase en est traître, Yann y a fait un faux pas, perdant ainsi sa chaussure. Le paysage est là encore magnifique : un alignement de cônes volcaniques gigantesques, de roches calcaires déchiquetées par un climat implacable. Une vue grandiose. Seules des nuées de flamants roses apportent un peu de vie et de douceur à cet environnement digne d'une autre planète. Leurs émotions touristiques ont été ponctuées par un camp de nuit où des camarades les ont accueillis avec victuailles et bières fraîches. À l'issue de ce repas réparateur, tous ont dormi comme des souches.

Yann aime ce lambeau de désert échoué au seuil de la mer rouge. Ce n'est pas la première fois qu'il foule le sol de ce territoire au climat extrême. Il y a déjà fait des escales dans les années soixante-dix. C'était alors le Territoire Français des Afars et des Issas, TFAI bien connu des philatélistes, dont certains ont même dans leurs collections la dénomination antérieure au référendum de 1967 : Côte française des Somalis. Il y règne pendant toute l'année une chaleur accablante, accentuée parfois par le *Khamsin*, ce vent chaud chargé de sable. Malgré la proximité de la mer, il n'y a aucun lieu de fraîcheur, à part quelques rares et modestes palmeraies dans les zones les plus hautes du territoire, au Nord. Le pays, qui s'étend sur une surface équivalant à la Bretagne, est cerné par l'Éthiopie et la Somalie, et bordé par la mer. Cette configuration explique son histoire complexe et l'évolution tourmentée des peuples Afars et Issas qui le composent. Les Issas voulaient plus de mainmise sur le port de Djibouti qui constitue le ressort du pays ; ils étaient appuyés par la Somalie voisine. Les Afars (proches des Éthiopiens) ne voulaient pas se laisser déposséder. C'est dans ce contexte de fragilité locale et d'instabilité générale de la "corne de l'Afrique" que se présenta en 1977 le

référendum qui donna naissance à une nouvelle nation : la République de Djibouti, 148ème membre de l'O.N.U. Yann calcule que cela fait donc cinq ans que cet État est indépendant. Pour autant, ce pays ne semble pas avoir rompu ses liens avec la France, bien au contraire.

La présence militaire française est restée importante dans ce port essentiel pour la stratégie et la logistique. C'est dans ce cadre que Yann est affecté, comme chef des services techniques sur un navire-atelier. Le rôle d'un tel bâtiment de soutien est de réparer les bateaux de passage et aider à leur entretien. Cela suppose des séjours à quai assez longs. Yann profite donc de ses créneaux de temps libre pour visiter un peu le pays, ce qu'il n'avait pu faire aux trois précédentes escales, alors qu'il était sur des navires opérationnels et non sur une « caisse à outils » comme c'est à présent le cas. Tout cela n'empêche pas le travail : beaucoup de bateaux passent par Djibouti, notamment les avisos-escorteurs qui restent cinq ans sur zone. Ils ont toujours des bobos ; à Yann et ses hommes de les soigner. Il y a aussi les concours extérieurs : bateaux civils de passage ou travaux électriques et mécaniques au profit d'entreprises locales, après sollicitation du commandant de la marine par ces dernières.

Le regard de Yann suit avec admiration, sur la place Ménélik maintenant embrasée de chaleur, le passage léger et joyeux de deux jeunes filles, silhouettes fines et voilées égayant la rue déserte. Dans ce pays musulman, le costume féminin est tout sauf triste. Les cotonnades légères empruntent toutes les couleurs. Leur finesse les rend presque transparentes, marque distinctive de féminité dans cette corne de l'Afrique si différente du reste du continent. Yann reprend le cours de sa rêverie.

Dans un recoin ombragé de la place, deux Afars débattent avec force gestes. Leurs traits sont acérés, leurs cheveux crépus, la silhouette d'une maigreur extrême. Ils ont la pause familière des habitants de cette contrée, les deux bras relevés, posés sur le fameux bâton encadrant leurs épaules. Les Afars sont les habitants de la partie nord du pays, très isolée de la ville-capitale à majorité Issa. Pour assurer le lien entre ces deux tribus, il existe une seule route, infernale. Il faut plus de dix heures pour en parcourir les cent cinquante kilomètres, entre monceaux de cailloux et champs de lave noirâtre. Le plus simple est d'emprunter le bac qui rallie le port de Tadjourah.

Ce soir, sur cette « place aux brochettes » ce sont d'autres Djiboutiens débrouillards qui viendront vendre rafraîchissements, côtelettes et merguez aux consommateurs des cafés de plein air. Ils prépareront ces en-cas sur des barbecues géants qui resteront actifs jusqu'à une heure avancée de la nuit. Encore bien plus tardives seront les fermetures des bars que l'on trouve partout, où il est facile de discuter (et plus si affinités) avec de magnifiques jeunes femmes venues d'Éthiopie ou d'Érythrée. Bien souvent, celles qui se retrouvent ainsi devant le zinc ont fui la misère de leur pays. Certaines n'en sont pas moins cultivées. Outre les langues locales, la plupart parlent anglais, français et parfois italien (leurs pays ont été colonisés à l'époque mussolinienne). Nombre de militaires se laissent volontiers griser par ces filles très accessibles, dans une ambiance doublement chaude.